

N° 55.

LETTRE PASTORALE

DE

Mgr François-Virgile DUBILLARD

à l'occasion

de sa Translation de l'Évêché de Quimper
à l'Archevêché de Chambéry.



QUIMPER

TYP. AR. DE KERANGAL, IMPR. DE L'ÉVÊCHÉ

1908



LETTRE PASTORALE

DE

M^{GR} FRANÇOIS-VIRGILE DUBILLARD

à l'occasion

de sa Translation de l'Évêché de Quimper
à l'Archevêché de Chambéry.

NOS TRÈS CHERS FRÈRES,

Le Souverain Pontife Nous a demandé un douloureux sacrifice : par un acte de sa volonté, il Nous a détaché de l'Église de Quimper pour Nous mettre sur le siège métropolitain de Chambéry. Assurément, Nous aurions voulu éviter ce déplacement, si honorable qu'il soit pour Nous. Nous l'avons dit à Pie X, avec le respect qui lui est dû et l'affection que Nous avons pour vous ; mais le moyen de résister à un désir qui devient un ordre et de refuser, sur un champ de bataille où la lutte s'accroît tous les jours, le poste où l'on est appelé par l'autorité supérieure ?

Ce n'est donc plus comme Évêque de Quimper que Nous venons à vous aujourd'hui, mais comme administrateur du diocèse, le Saint-Père Nous ayant confié cette

charge jusqu'au moment de la prise de possession de Notre vénéré successeur. Ce titre, qui Nous rattache encore à vous, Nous permet de vous parler avec la même autorité que par le passé ; et, puisque l'heure de la séparation est arrivée, Nous Nous adressons à vous une dernière fois pour vous faire Nos adieux.

En vous quittant, Nos très chers Frères, Nous pouvons Nous rendre le témoignage que, pendant les huit années que Nous avons passées au milieu de vous, Nous n'avons rien épargné pour y remplir avec générosité et dévouement Notre ministère pastoral. Autant que Nous l'avons pu, et sans compter avec les fatigues, les préoccupations et les soucis de toute sorte, Nous avons été entièrement à vous, dévoué à vos âmes, toujours prêt à Nous sacrifier pour elles. D'autre part, Nous avons constamment et en toute circonstance rencontré chez vous le respect, l'estime et l'affection, qui ont consolé Nos peines, relevé Notre courage, secondé Notre action, et qui demeureront l'éternel honneur de Notre épiscopat dans le diocèse de Quimper et de Léon.

En ce moment, Nous Nous sentons pressé de porter Nos regards en arrière, et de repasser dans Notre esprit les œuvres qu'ensemble nous avons accomplies.

I. — Au début de Notre Episcopat, la guerre ouverte que Nous subissons aujourd'hui n'avait point encore été formellement déclarée à l'Eglise, mais nous en éprouvions déjà les premières atteintes. Tous nos efforts devaient donc tendre à consolider nos positions et à les rendre inexpugnables, en essayant d'unir les catholiques et de faire cesser des divisions qui avaient grandement contristé l'âme de Nos prédécesseurs. C'est cette pensée qui Nous a guidé toujours ; et dans Nos Lettres pastorales, dans Nos allocutions publiques, dans Nos conversations particulières,

res, et dans la direction que Nous avons donnée à toutes Nos œuvres diocésaines, Nous ne Nous sommes jamais proposé d'autre but. Avons-nous réussi à ramener partout la concorde, la paix et la bonne entente entre les catholiques ? Nous voudrions l'espérer, mais il demeure encore trop de noirs nuages à l'horizon pour que Nous puissions l'affirmer en toute sincérité. Notre successeur, à n'en pas douter, affermira les premiers résultats obtenus et fera régner sous sa houlette de pasteur une parfaite union chez les fils de ce grand et noble Diocèse.

Dès Notre arrivée parmi vous, Nos très chers Frères, Nous Nous sommes trouvé en face de grandes difficultés. Mentionnons tout d'abord la disette de pêche sur nos côtes, atteignant plus de cent mille de Nos diocésains, disette qui hélas ! avec des alternatives diverses, n'a pas cessé de sévir jusqu'ici. Nous voulons, marins-pêcheurs, rappeler cette triste et lamentable période, car Nous tenons, en vous quittant, à remercier encore une fois la France catholique de sa grande charité pour vous. Grâce à elle, Nous avons pu vous secourir d'une manière efficace au moment de la tourmente et distribuer jusqu'à aujourd'hui de sérieux secours aux plus indigents. Sur une des côtes du Finistère, la plus abrupte, la plus sauvage de toutes, en face de l'île de Sein, au flanc de cette triste baie qui s'appelle la baie des *Trépassés*, à la pointe de la presqu'île du Raz, s'élève un grandiose monument que vous connaissez tous et qui attestera aux siècles futurs, en même temps que votre confiance en Marie, votre religieuse reconnaissance envers vos bienfaiteurs connus et inconnus. C'est là que vous viendrez de temps en temps, Nos très chers Frères, et vous surtout, marins bretons, prier celle que nous avons justement appelée Notre-Dame de Naufragés. Vous y demanderez le salut de ceux qui sont exposés aux tempêtes de l'Océan, mais vous n'oublierez pas la France chrétienne,

votre bienfaitrice, la France chrétienne, aujourd'hui si tourmentée par les flots de l'erreur et du mensonge, et envahie par une boue fétide de vices et de corruptions qui menace de tout engloutir. C'est de tout cœur et les larmes aux yeux que vous répéterez, devant le groupe émouvant, la prière que Nous avons dédiée à Notre-Dame du Raz :

O très sainte Vierge Marie, divine Mère de Jésus et notre Mère, qu'on n'invoque jamais en vain dans les dangers, ne laissez pas périr en mer, sous les coups de la tempête, les marins qui mettent leur confiance en votre charitable protection ; et arrachez aussi et surtout, les âmes des pauvres pécheurs à la perdition et au naufrage de l'éternité. Nous vous en conjurons à genoux et les mains suppliantes, tendues vers vous et votre divin Fils, ô Notre-Dame des Naufragés. Ainsi soit-il.

Une autre épreuve dont vous n'avez pas perdu le souvenir, ce fut la lutte que Nous dûmes entreprendre pour conserver l'usage de la langue bretonne dans les catéchismes et la prédication. Vous savez avec quelle énergie vos prêtres ont défendu leurs droits et les vôtres. Cent cinquante d'entre eux furent privés de leur traitement et pour ainsi dire réduits à la mendicité pour avoir refusé de se servir de la langue française pour l'instruction religieuse de nos populations qui ne comprennent que le breton. Leur courage ne se démentit pas et votre charité non plus. D'abondants secours leur furent distribués par Nos soins pendant près de trois années.

Mais, de toutes les souffrances que Nous eûmes à subir en ces temps douloureux, la plus cruelle de toutes fut la fermeture de nos maisons d'éducation et l'expulsion violente de ces bons Frères et de ces bonnes Sœurs qui tenaient vos écoles et instruisaient vos enfants. Qui ne se rappelle encore nos tristesses et nos angoisses quand, pendant de longues semaines, nous voyions chaque matin

sortir de notre ville des groupes de gendarmes, des escadrons de cavalerie et des compagnies de fantassins s'en allant assiéger l'un après l'autre nos établissements scolaires ? Qu'allait-il se passer, et quelles lugubres nouvelles nous apporterait le courrier du soir ? Nos cœurs étaient dans la désolation, et nous ne savions que nous réfugier dans la prière, demandant à Dieu que le sang français ne fût point versé et que les catastrophes extrêmes nous fussent épargnées. Ces prières furent exaucées, car s'il y eut des coups, des blessures, puis des amendes et de la prison, il n'y eut pas mort d'homme dans ces quarante-huit sièges qu'eurent à soutenir, dans le Finistère, les seules Religieuses du Saint-Esprit.

On a demandé à quoi ont servi ces courageuses manifestations, que dans plusieurs feuilles publiques on a essayé, vainement d'ailleurs, de tourner en ridicule ? Elles ont servi à révéler au grand jour et au prix de sérieux sacrifices la foi chrétienne que nos adversaires croyaient morte dans les âmes françaises ; elles ont montré à tous que, chez les baptisés, la foi se reprend alors qu'on s'y attend le moins, et qu'elle sait agir avec une énergie, un éclat et une puissance qui étonnent et déconcertent les plus audacieux.

Est-il bien vrai, du reste, que nous ayons été les vaincus de ces grandes résistances ? En apparence, oui ; réellement, non.

Nous prenons la carte du Finistère, et Nous revoyons les localités où ont eu lieu ces magnifiques manifestations : partout Nous constatons avec bonheur que de nouvelles écoles ont succédé aux anciennes et jouissent auprès des habitants de la même confiance et de la même popularité. Au mois de Septembre dernier, on fermait les trente-deux écoles libres encore tenues par des religieux ou par des religieuses. Aujourd'hui, grâce au dévouement

des paroissiens, des Recteurs, des Curés, grâce encore à un certain nombre de nos jeunes prêtres qui n'ont pas craint de se faire maîtres d'école, grâce surtout à Dieu qui ne refuse jamais son concours aux hommes de bonne volonté, toutes ces écoles sont rouvertes et demeurent très florissantes.

Le Saint Père, à qui Nous avons raconté ces choses, en était ému jusqu'aux larmes, car pour lui, comme pour Nous, les écoles chrétiennes sont la première des œuvres à créer et à soutenir dans ces temps de décadence et d'impiété. Et ces écoles, il les admirait d'un doux regard, et il les bénissait avec son cœur.

Nous ajoutions : « Très Saint Père, j'avais fait un beau rêve : connaissant les dispositions généreuses de mes diocésains, je voulais doter chacune de mes paroisses d'une école libre ». — « Un autre, reprit-il, réalisera ce rêve que je bénis, et vous aurez votre part dans la récompense. »

Quoi qu'il en soit, Nos très chers Frères, Nous confions ce vœu à votre piété filiale et Nous supplions Nos anciens et toujours chers Collaborateurs de ne point le laisser tomber dans l'oubli.

La campagne contre les congrégations religieuses était à peine terminée, que nos adversaires en entreprenaient une autre contre le mobilier de nos églises, par voie d'inventaires. Ce furent les mêmes menaces, les mêmes expéditions à main armée, les mêmes engins de destruction. Ici encore, vous avez fait preuve d'énergie et de courage : vos églises ont été fortifiées comme les donjons d'autrefois, les portes en ont été fortement barricadées, quelquefois murées, et les fenêtres se sont changées en meurtrières, si bien que, plus d'une fois, l'ennemi a eu la sagesse de renoncer à l'attaque, et de laisser l'église et son mobilier entre les mains de leur légitime propriétaire. Ce que nous ont valu ces nouvelles démonstrations, c'est

d'apprendre à nos gouvernants qu'on ne s'attaque pas impunément aux croyances d'un peuple, et que, quand on n'est pas décidé à en venir à des massacres, il y a des limites qui ne doivent point être dépassées.

Nous profiterons, Nos très chers Frères, du délai qui nous est laissé, pour retremper notre foi et notre vaillance par la fréquentation plus assidue de nos églises, par les prières que nous y ferons plus ferventes et par les sacrements que nous aimerons à y recevoir plus souvent.

Après l'inventaire des églises, est venue la fermeture des presbytères. Quarante environ ont vu leurs portes brisées, le mobilier qu'ils contenaient jeté dehors, et les prêtres qui les habitaient honteusement chassés comme des malfaiteurs. Dans cette circonstance, Nous le reconnaissons volontiers, les populations n'ont voulu faire aucune résistance. Conseillées par leurs prêtres, elles ont compris que le presbytère n'est pas un lieu saint, et que si le Fils de Dieu chassait avec des lanières de cuir les vendeurs du temple, parce qu'il s'agissait de la gloire de son Père, il se laissait garrotter sans mot dire, quand il n'était question que de sa propre personne. Nos prêtres ont compris cette leçon, et Nous les félicitons de l'avoir si bien traduite dans leurs actes. Ce qui, dans cette affaire, est tout à votre louange, Nos très chers Frères, c'est que ces prêtres indignement expulsés, vous les avez reçus pour la plupart dans vos maisons, où vous leur avez donné une généreuse hospitalité ; c'est qu'à peu près dans toutes les paroisses, vous avez mis à leur disposition, et cela gratuitement, des maisons où ils continueront à résider, à prier et à bénir. En plus d'un endroit, on a fait mieux encore : les catholiques ont décidé et entrepris la construction de nouvelles demeures pour leurs prêtres.

La question des presbytères est loin d'être définitive-

ment résolue. Placés entre le sequestre et les municipalités, beaucoup de nos Recteurs auront peine à se maintenir dans leurs anciennes habitations. Nous vous demandons, Nos très chers Frères, d'imiter les exemples qui vous ont été donnés déjà par nombre de paroisses et de conserver vos prêtres à côté de leurs églises, quelques sacrifices qui vous soient imposés pour cela.

II. — Cette période de lutttes et d'agitation, au milieu de laquelle Nous avons vécu pendant huit années, ne Nous a point empêché d'établir des œuvres très agissantes et très prospères. Au contraire, il semble que la persécution ait réveillé nos esprits et doublé nos forces ; du moins, elle a continué à réunir toutes les âmes de bonne volonté dans cette grande fédération des œuvres diocésaines qui promet pour l'avenir de beaux et très sérieux résultats. En cette année 1908, Nous devons présider son Congrès, donner à l'œuvre une constitution plus ferme et plus conquérante ; le nouvel Evêque de Quimper, avec les solides lieutenants que Nous lui laissons, achèvera cette tâche.

Dans les œuvres que comprend la Fédération, il y en a quelques-unes sur lesquelles Nous voulons appeler l'attention, parce qu'elles Nous paraissent plus importantes à l'heure actuelle. Il y a tout d'abord et en première ligne, l'œuvre des catéchistes volontaires. Très féconde dans nos grands centres, où elle a produit de merveilleux résultats, elle commence à s'étendre dans nos campagnes, où son action n'est pas moins nécessaire.

Tous les vrais catholiques comprendront, en effet, qu'à un moment où les écoles publiques sont devenues neutres et le plus souvent hostiles à la religion, il importe que tous et chacun s'ingénient pour tirer de leur ignorance religieuse de jeunes âmes rachetées par le sang de Jésus-

Christ et destinées au bonheur éternel. Autrement, ce serait la ruine immédiate de ces pauvres âmes et, à bref délai, la destruction de cette société française avant tout catholique, qui, depuis plus de quinze siècles, a fait l'admiration du monde entier.

Après l'œuvre des catéchistes volontaires, l'œuvre des écoles et des patronages chrétiens a fait, depuis huit années, de très grands progrès dans le diocèse. Nous l'avons dit, Nous voudrions dans chaque paroisse une école libre ; Nous ajoutons ici qu'à côté de chaque école, nous voudrions un patronage bien conduit, bien dirigé pour aider les jeunes à traverser sans dommage la période critique de leur vie, celle où les passions s'éveillent et menacent d'ensevelir les croyances. De grands sacrifices ont été faits en ce sens ; Nous voulons espérer qu'après Notre départ, le mouvement ne ralentira pas. Toutefois, Nous tenons à ajouter que ces patronages devront avoir pour base une réelle piété, une conduite très chrétienne, une doctrine absolument sûre d'elle-même ; autrement, ce serait l'insuccès et souvent d'amères déceptions.

A l'œuvre des patronages, succède naturellement l'œuvre des cercles d'études. Ceux-ci se sont considérablement multipliés chez vous, dans ces dernières années, et Nous les avons soutenus, favorisés autant que Nous l'avons pu. Nous ne Nous sommes jamais fait d'illusion sur ce point, l'œuvre des cercles d'études est assurément une des plus délicates et requiert, de la part des directeurs, une grande expérience, beaucoup de bon sens et une science théologique peu commune. C'est pourquoi Nous n'avons jamais voulu confier officiellement cette charge qu'à des prêtres désignés par les Curés ou les Recteurs, en communion parfaite d'idées et de sentiments avec leur Evêque, et toujours prêts à subir sa haute influence. Nous ne le savons que trop, plusieurs ont voulu, avec le « Sillon »,

se soustraire à cette tutélaire direction et ont pensé qu'il suffisait de communier souvent et d'observer les pratiques extérieures de notre sainte religion pour avoir le droit de parler en public, de prôner des systèmes de rénovation et d'entraîner les masses catholiques. Nous sommes entretenu avec Sa Sainteté Pie X de ce triste esprit de révolte et d'orgueil qui se rencontre dans plusieurs de nos cercles d'études. Le Pape Nous a répondu, les larmes aux yeux : « Les malheureux ! ils marchent sur le bord des abîmes ; puissent-ils tomber du bon côté. » Il fut plus sévère encore dans son allocution du 16 Décembre, au consistoire secret où furent nommés les nouveaux Cardinaux et les nouveaux Évêques. Ce discours tout entier est à relire et à méditer par tous ceux qui se rattachent au Modernisme, non seulement au point de vue spéculatif, mais surtout au point de vue pratique, et ils sont nombreux.

« Il serait déplorable, dit Pie X, que de tels hommes, après avoir (en se séparant des Évêques) déserté le giron de l'Église, passassent chez les ennemis déclarés ; mais il est bien plus déplorable encore qu'ils en soient venus à ce degré d'aveuglement qu'ils se disent et se présentent encore comme des enfants de l'Église, après avoir abjuré, non sans doute en paroles, mais en fait, le serment de fidélité qu'ils ont prêté au baptême. Et, s'abandonnant à une fallacieuse tranquillité d'esprit, ils fréquentent même les sacrements chrétiens, ils se nourrissent du très saint Corps de Jésus-Christ et même, ce qui est affreux, ils montent à l'autel de Dieu pour y offrir le saint sacrifice ; et cependant, ce qu'ils enseignent, ce qu'ils discutent, ce qu'ils professent avec la plus grande obstination, montre qu'ils ont perdu la foi et que pendant qu'ils se croient encore sur le navire ils ont fait un honteux naufrage. »

Ces paroles sont de la dernière gravité, et Nous espé-

rons bien que si l'un ou l'autre de Nos chers fils en Jésus-Christ ont été quelque temps aveuglés, bien vite ils reviendront dans le vrai chemin, heureux de fonder, avec leurs amis et leurs frères, cette belle phalange de jeunes catholiques qui, dans l'ardeur d'une foi convaincue et sous la direction de leurs pasteurs légitimes, n'ont d'autre but que de défendre les intérêts catholiques et ceux de leurs frères pauvres et souffrants. Nous n'oublierons jamais les applaudissements et les élans d'enthousiasme qui accueillirent Nos paroles lorsque, au cours de l'année, Nous fîmes entendre cette doctrine et ces conseils à des milliers de jeunes Bretons réunis aux sanctuaires de N.-D. du Folgoat et de N.-D. de Kerinec. L'œuvre de la Jeunesse catholique s'écartera avec fierté de la voie périlleuse où d'autres voudraient la conduire ; c'est ainsi qu'elle vivra et comptera pour une large part dans la victoire que tous nous devons ardemment préparer.

Notre intention n'est pas, Nos très chers Frères, de vous parler ici des œuvres exclusivement pieuses, qui sont nombreuses dans le diocèse, et dont Nous avons vu les splendides manifestations soit dans Nos tournées de Confirmation, soit dans les inoubliables pèlerinages de Rumengol, du Folgoat, de Notre-Dame des Portes et de Sainte-Anne la Palue. Non, cela Nous entraînerait au delà des limites que Nous Nous sommes tracées dans cette Lettre. Mais à côté des œuvres de jeunesse, il Nous semble bon de mentionner encore la Ligue patriotique des Femmes françaises. Nous connaissons l'esprit de cette Ligue, Nous savons qu'elle aussi n'a d'autre but que le salut de la France, par l'action catholique ; Nous savons, en outre, que, tout en ayant son centre à Paris, elle demeure dans chaque diocèse sous la main de l'Evêque pour la propagande à faire, la direction à recevoir et les moyens à employer. C'est pourquoi Nous l'avons encou-

ragée, aidée et soutenue dans ce beau diocèse de Quimper, où déjà elle a donné de très sérieux résultats. Notre conviction intime est que la femme française, avant tout chrétienne et patriote, contribuera pour une large part à nous débarrasser du cauchemar qui nous oppresse et à ramener dans notre chère France la religion qui fut sa gloire, et en même temps la concorde et la paix, qui firent jadis sa force et sa puissance dans le monde. Nos vénérables Frères dans le sacerdoce accueilleront donc avec bienveillance dans leurs paroisses la Ligue patriotique des Femmes françaises et mettront tout leur zèle à en favoriser le développement.

Nous voudrions, Nos très chers Frères, continuer longtemps encore cet entretien qui, dans sa teinte mélancolique, a bien quelques charmes ; mais Nous sentons que le moment de finir est venu et qu'il faut vous faire Nos derniers adieux.

Que Nos Vicaires généraux, les membres de Notre vénérable Chapitre et tous ceux qui Nous ont aidé dans l'administration du Diocèse reçoivent ici l'expression de Nos sentiments de respect et de reconnaissance pour les services qu'ils Nous ont rendus et pour l'affection qu'en toute circonstance ils Nous ont témoignée.

Ces remerciements sont aussi pour les membres du Clergé qui, avec un incomparable dévouement, n'ont pas cessé un instant de seconder Nos vues, de favoriser Nos projets, de soutenir Nos efforts au milieu de la tempête que Nous traversons.

Nous ne pouvons oublier non plus Nos maîtres aimés de l'un et l'autre sexe qui, malgré d'insurmontables difficultés, portent haut et ferme le glorieux drapeau de la liberté d'enseignement. Ils savent, à n'en pas douter, que Notre cœur demeure dans leur œuvre et que Nous n'oublierons jamais les sacrifices que Nous leur avons imposés

et qu'ils ont si généreusement acceptés pour la conduire à bonne fin.

Enfin, chers et vaillants chrétiens de la Cornouaille et du Léon, Nous vous disons adieu à tous, et Nous vous remercions du respect et de l'attachement dont vous avez toujours fait preuve à Notre égard. Nous avons parcouru ensemble des chemins difficiles : vos hautes qualités et vos rares vertus Nous ont rendu la tâche moins pénible. Restez, Nous vous en conjurons, restez dans l'avenir et sous la sage direction de celui qui doit Nous succéder, ce que vous avez été dans le passé, des catholiques intègres, fermes et inébranlables dans leur foi, « *Sic state, filii carissimi* » ! (PHIL., IV, 1.)

Il y a quelques semaines déjà, prosterné aux pieds du Souverain Pontife, Nous versions les tristesses de Notre âme dans la sienne. Voulant Nous consoler, Pie X Nous chargea, pour le Clergé et les fidèles du Diocèse, d'une bénédiction toute spéciale. C'est, Nos très chers Frères, cette bénédiction que, de tout cœur, Nous vous envoyons aujourd'hui en même temps que la Nôtre. Puisse-t-on nous tous, protégés et enrichis par elle, nous retrouver ensemble, après une séparation plus ou moins longue, dans ce beau ciel où il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur : « *Unum ovile et unus pastor* ». (S. JEAN, X, 16.)

A CES CAUSES,

Le saint Nom de Dieu invoqué, Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

ARTICLE I^{er}

La présente Lettre pastorale sera lue dans toutes les églises et chapelles du diocèse de Quimper et de Léon, le dimanche qui en suivra la réception.

ARTICLE II

A partir de ce même dimanche, et toutes les fois que les rubriques le permettront, jusqu'à la prise de possession de Notre successeur, les prêtres réciteront à la sainte messe l'oraison du Saint-Esprit pour attirer sur sa personne et sur ses œuvres les bénédictions du Ciel.

ARTICLE III

Les personnes pieuses sont invitées à faire de temps en temps la sainte communion à ces mêmes intentions.

Donné à Quimper, sous Notre seing, le sceau de Nos armes et le contre-seing du Secrétaire général de l'Évêché, le 31 Décembre 1907.



† FRANÇOIS-VIRGILE,
Archevêque de Chambéry,
Administrateur du Diocèse
de Quimper et de Léon.

PAR MANDEMENT :

F. VIEILLE-CESSAY,
VIC. GÉN.,
Secrét. gén. de l'Évêché.